

AVON (Dominique).

Paul Doncœur s.j. (1880-1961). Un croisé dans le siècle. Paris, Les Éditions du Cerf, 2001, 393 p. (préface de Gérard Cholvy) (bibliogr., index, illustr.) (coll. « Histoire »).

Comment devient-on un moine combattant égaré dans le XX^e siècle ? Chez Paul Doncœur, il y faut deux événements fondateurs. L'exil, d'abord : né en 1880, victime lors de son scolasticat jésuite de la République anticléricale, il a connu « la honte de l'expatriation » (p. 80) qui nourrit en lui un durable ressentiment contre ce siècle « laïciste » et le sentiment que la mission chrétienne est un combat. La Première Guerre mondiale, ensuite : celle de Doncœur est exceptionnelle. Aumônier, ce fils d'officier de cavalerie en a tout connu, les tranchées de Verdun et de la Somme, la captivité en France et en Allemagne, les blessures et les décorations, et même le commandement d'un bataillon quand il fallut remplacer les officiers tombés au front. Lorsque la guerre se termine, il retourne sur le champ de bataille, à la recherche des morts qu'il s'agit d'exhumer et d'identifier avant de leur donner une nouvelle sépulture, en un effort désespéré pour répondre à la crise de la mort chrétienne que fut le massacre de masse.

Culte du souvenir aidant, il y a du Barrès chez Doncœur, et la nostalgie d'une Union sacrée qui rendait à la France sa vocation catholique. Il est moins à sa place aux côtés des tenants de la Renaissance littéraire catholique des années 1920 qu'en première ligne de l'affrontement avec le Cartel des Gauches. La condamnation de l'Action française en 1926 le prend à contre-pied, et c'est à contre-emploi qu'il participe à l'ouvrage collectif *Pourquoi Rome a parlé* dirigé contre Maurras. Avec ses Cadets, qui doivent beaucoup au modèle allemand des *Wandervögel*, comme avec les jeunes filles du Cercle Sainte Jehanne, il tente de fonder un héroïsme catholique pour temps de crise. Après 1945, quand son engagement aux côtés de la Révolution nationale et son admiration maintenue pour le Maréchal Pétain l'auront contraint à plus de discrétion, il réinvestira à Hollywood cette passion pour l'héroïsme, en se faisant conseiller historique de Victor Fleming sur le tournage de sa *Jeanne d'Arc* incarnée par Ingrid Bergman.

Sans céder à l'hagiographie, D.A. préserve l'empathie de méthode qui permet de rendre compte de cet itinéraire, et trouve l'exacte distance qui évite le portrait à charge. On aimerait parfois une approche plus politique, afin d'éclairer ce que les choix de Doncœur ont de suffisamment partagé au sein du catholicisme français pour expliquer son aura auprès de ceux qui l'ont côtoyé. Le parti pris de l'exceptionnalité du personnage a pourtant sa pertinence, qu'illustre le sous-titre « Un croisé dans le siècle ». Il montre que Doncœur n'a jamais cessé de se tromper sur son époque : jusqu'à voir dans la Révolution nationale, qu'il défend sans réserve dans *Cité nouvelle*, l'occasion de mettre en oeuvre cet héroïsme chrétien dont la place aurait été dans la Résistance, si celle-ci n'avait été démocratique et, au fond, républicaine ; jusqu'à glacer ses collègues jésuites en citant les inspirateurs du nazisme à propos de Péguy, en 1942 à Fourvière ; jusqu'à l'antisémitisme enfin, cet antisémitisme qu'il dénonçait pourtant dès 1923-1924 dans la doctrine nazie. Il n'était pas facile de se faire le biographe d'un tel homme et l'on est reconnaissant à D.A. de sa justesse de ton comme de la qualité de son travail d'historien.

Denis Pelletier.